

LA BEREZINA

(autre version)

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

*Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire,
cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large.*

Contacter le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ?

Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?

Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :

« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina.

Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Je suis arrivé au rendez-vous avec plusieurs minutes d'avance. De temps à autre, je regarde les passantes pour voir qui, parmi elles, pourrait être ma mystérieuse inconnue. Jusqu'à présent, personne ne répond à son signalement. Je me dis qu'elle sera sûrement à l'heure. Je ne me pose pas de questions, j'ai seulement soif de nouveauté, je n'ai pas vraiment peur : une vieille dame, même si elle se dit téméraire et intrépide, ne peut-être qu'inoffensive ! Au fait, quel âge peut-elle avoir ? Entre 60 ans et 75 ans... Passés les 75, c'est peut-être un peu risqué pour prendre le large sur un voilier, surtout à une heure pareille. Au fait, pourquoi a-t-elle choisi de partir si tard et sur un voilier aussi petit ? Je regarde « La Bérézina ». Le nom n'a rien de très engageant. Le voilier semble avoir été rénové plusieurs fois. Absorbé dans ma contemplation, je ne vois pas la silhouette qui se tient devant moi.

« Bonsoir, c'est vous le moussaillon qui avez répondu à l'annonce ? » Je sursaute en repensant à la voix que j'ai entendue au téléphone. Elle m'avait paru bizarre, mais là, elle a l'air plus assurée, voire forte et bien timbrée. Il fait jour encore puisqu'on est en juillet et je peux voir la femme qui me fait face assez distinctement. Un visage bronzé marqué de rides, des cheveux très courts, plutôt gris que blancs, des yeux assez petits mais très bleus, des

lèvres minces, une bouche plutôt volontaire et pas du tout souriante, voilà la personne que j'ai devant moi, à ma hauteur, et qui semble m'étudier avec attention. Un ciré de marin couvre ses épaules et dessous, elle porte un simple maillot rayé et un pantalon en toile délavée.

« Vous êtes le seul candidat que j'ai sélectionné, les autres ne semblaient pas sérieux. Vous savez ce que c'est, un voilier ?

- Oui, j'ai fait de la voile quand j'étais jeune.

C'est vrai que j'avais fait un stage de voile quelques années en arrière, mais saurai-je encore naviguer ? Surtout, je ne veux pas la décevoir, je tiens à mon aventure inédite.

Cela fait deux ans que je vais de petit boulot en petit boulot. Là, je viens juste de terminer un CDD et je n'ai rien derrière. J'en ai assez de jouer les travailleurs pauvres, de bosser sans arrêt et de finir le mois avec quelques euros en poche. A 28 ans, j'ai envie de vivre un peu, c'est vrai. Et puis, je n'ai rien à perdre.

Nous nous installons à bord sans qu'elle ajoute d'autres paroles à ses ordres de navigation. Bref, moi qui croyais qu'elle allait m'expliquer en quelques mots le but de son voyage, je reste sur ma faim. Elle est si peu causante que j'évite de lui poser des questions, de surcroît, elle me réfrigère.

Le voilier est encore à quai, quand soudain, il me prend l'envie de sauter sur le ponton et de filer à toute vitesse. Cette histoire sent l'embrouille à plein nez et le personnage de « petite vieille » n'a rien de la mère Denis ni de Mamie Nova. C'est plutôt le genre « brute », plus un homme manqué qu'un des délicieux personnages, héroïne des romans d'Agatha Christie.

Je réalise qu'elle a compris mon intention car elle me lance d'une voix forte :

« Tu veux déjà me lâcher ! Tu n'as rien signé, je sais, mais si ta parole ne compte pas, je n'ai pas besoin de toi ! Tu peux te tirer, bon vent ! »

Ebranlé, je réponds d'une voix faible : « Bon, ça va, je n'ai qu'une parole. »

Le voilier est vite prêt à partir, non pas grâce à moi, mais grâce aux connaissances de la vieille en matière de navigation.

« Tu es peut-être de parole, mais tu n’y connais rien en matière de voile, laisse-moi faire, obéis seulement à mes ordres. »

La nuit tombe, je m’endors dans mon sac de couchage sans avoir pu en savoir plus sur le but de la croisière que la brave dame a organisée. Dans la cale, il y a quelques provisions et de l’eau fraîche qu’elle a partagées avec moi avec parcimonie. J’ai essayé d’engager la conversation, mais elle s’est contenté de dire seulement qu’elle a été sage-femme dans une vie antérieure et qu’elle a beaucoup travaillé dans l’humanitaire, surtout au Mali, il y a très longtemps.

C’est le matin, après plusieurs heures de navigation, je vois des terres au loin. « C’est la Corse, me dit-elle, tu n’y es jamais allé ? »

Je commence à prendre goût à ce voyage. Le lendemain, après une autre nuit et un autre jour, nous approchons d’une nouvelle terre et cette fois-ci, je vois qu’elle a choisi d’y mettre le cap.

« On est où ?

- Tu ne regardes pas la télé ? Ici, c’est Lampedusa. Ca te parle au moins ? »

Nous arrivons dans des camps concentrationnaires peuplés d’africains affamés aux grands yeux tristes. Des femmes, drapées seulement de couvertures de survie, sont assises à même le sol, portant des bébés ou de petits enfants dans les bras, certains pleurent, d’autres ont l’air abattu ou effrayé. De grandes grilles infranchissables entourent toute cette misère humaine, tous ces gens épuisés et en détresse, comme pour les couper encore plus du monde des vivants. A la vue de ce spectacle que je ne pouvais même pas imaginer, je suis frappé de stupeur. Soudain, je ne vois plus la vieille dame, elle a disparu. Elle revient très longtemps après avec un jeune homme de mon âge, plutôt métisse que noir, un bel homme musclé au regard mélancolique.

« Salut, Julien, (c’est la première fois qu’elle m’appelle par mon prénom), je te présente Gaël, mon petit fils, je l’ai retrouvé après plusieurs années de recherches. Mon fils, son père, est mort tué par les Talibans. Gaël est passé ici clandestinement, il me l’a fait savoir et je viens le chercher. Toi, tu as eu ta part de bonheur, maintenant, c’est à son tour. »

Je m'approche de lui en lui tendant la main, n'ayant pas vraiment compris ce qu'elle veut dire par : « tu as eu ta part de bonheur...», mais elle s'écarte et éloigne Gaël de moi, puis je les vois regagner le port. Je prends soudain conscience du piège dans lequel je suis tombé. Je fouille mes poches, je fouille mon sac, en vain : mes papiers ont disparu !

C'est là que, dans mon esprit, l'évidence de la réalité m'apparaît : il s'agit d'un échange : je vais prendre sa place et lui la mienne. Il va endosser mon identité avec l'aide de quelque faussaire.

Fou de désespoir, je me précipite vers le bord des rochers juste pour apercevoir la Bérézina qui prend le large. Pour moi, ce voilier porte bien son nom. Je fais des signes désespérés en direction du voilier, en vain, quand je sens une poigne vigoureuse m'attraper par le bras. Un policier m'enjoint sans brutalité mais très fermement de regagner au plus vite le camp de détention.